

Par ici la sortie ! Le paradoxe des études de cirque

CATHERINE MAKEREEL

L'effervescence est à son comble à Anderlecht. Les 19 étudiants en dernière année de l'École supérieure des arts du cirque (Esac), installée sur le campus du Ceria, ont moins de deux semaines pour peaufiner le numéro qui pourrait changer le cours de leur vie. Ils sont espagnols, mexicains, américains, argentins ou encore suédois et, après trois ans de formation dans cette école réputée dans le monde entier, espèrent taper dans l'œil des « scouts », comme on dit en anglais. Autrement dit, ces recruteurs œuvrant pour des grandes compagnies comme le Cirque du Soleil ou le Cirque Monti.

L'espoir d'être abordé

Les chasseurs de tête version circassienne sont attendus de pied ferme aux représentations d'*Exit*, spectacle de la promotion sortante de l'Esac où chaque étudiant a 8 minutes pour présenter le numéro qu'il a mis sur pied en guise de carte de visite. « On a tous l'espoir qu'un recruteur vienne nous parler à la fin du spectacle », sourit Francesco, un Italien qui présente un duo de main à main avec Maiol, catalan. « On attend de voir si on sera repéré à *Exit* », renchérit l'Argentin Maximiliano, spécialiste du trapèze. « Notre avenir immédiat en dépend. » Le titre du spectacle, *Exit*, érige cette sortie de l'école en rite initiatique. Mais il reflète aussi, involontairement, la difficulté, surtout pour les non-Européens, à entrer sur le marché du travail belge. Pourtant, en rencontrant certains de ces étudiants, on constate que tous rêvent de rester à Bruxelles. « La position centrale de la Belgique en Europe est idéale », confirme Maiol qui vient, avec son partenaire Francesco, d'être engagé sur la création d'un spectacle allemand. « En restant à Bruxelles, on peut postuler pour des résidences en Belgique mais aussi en Italie ou en Espagne », poursuit Francesco. « Et puis, en trois ans, on a déjà noué des contacts ici, avec le Centre des arts scéniques par exemple, ou Aires libres (NDLR : Fédération professionnelle des arts du cirque, de la rue et des arts forains) », sourit le duo qui s'est déjà fait remarquer au festival Hopla en avril dernier, ce qui leur a valu d'être invités par un centre culturel à Alost. « C'est vrai que c'est un petit pays et donc un petit marché, mais c'est positif aussi : c'est plus facile et plus rapide de se faire connaître. »

Spécialiste mexicaine du cerceau aérien, Carla ne tarit pas d'éloges non plus sur la capitale belge : « Bruxelles est une

grande ville mais, en même temps, ça reste assez familial. C'est moins compétitif que Paris mais ça reste très réputé au niveau de la danse et des arts en général. Et puis surtout, ici, on peut vivre du métier du cirque, ce qui n'est pas le cas au Mexique », s'enflamme celle qui rêverait d'intégrer une compagnie belge comme Peeping Tom, qui mélange la danse, le théâtre et le cirque. « Mais là, je rêve tout haut. Je sais qu'ils reçoivent des tonnes de candidatures ! » Tous pointent un bien meilleur encadrement institutionnel ici que dans leur pays. « Des compagnies sont subventionnées, il y a beaucoup de festivals et des structures d'accompagnement comme l'Espace Catastrophe », précise Francesco. « Un seul bémol peut-être : le manque d'espaces d'entraînement. On voit souvent d'anciens étudiants de l'Esac revenir ici, pendant les heures creuses, pour s'entraîner parce qu'ils n'ont pas d'autres lieux. »

Des démarches incertaines

Si ces étudiants s'activent désormais pour envoyer des CV, poster des vidéos sur Instagram, répondre aux auditions, les perspectives d'avenir en Europe affichent un ciel plus dégaillé pour certains que pour d'autres. Pour Maximiliano par exemple, venu de Rosario en Argentine, les démarches s'annoncent franchement incertaines. L'aérobatte reste à l'affût des auditions pour du trapèze masculin mais il sait qu'il lui sera très difficile de rester. « Tout va dépendre d'*Exit* mais,

dans tous les cas, je dois trouver une compagnie qui me donne un contrat de travail et prouver que je vais gagner assez pour vivre. » La plupart des étudiants sud-américains ont déjà plusieurs plans B en tête : postuler dans une autre école de cirque pour prolonger leur visa étudiant, obtenir un « working holiday visa », valable un an, voire se marier pour ceux et celles qui ont trouvé l'âme sœur auprès d'un(e) Européen(ne). « Même si je décide de postuler dans une autre école de cirque pour renouveler mon visa étudiant, ce n'est pas gagné parce que l'administration demande qu'on ait un garant, c'est-à-dire un proche qui garantit de pouvoir tout payer pour vous pendant un an. Or, en Argentine, notre monnaie s'est effondrée et personne ne gagne l'équivalent de ce qu'ils demandent en euros. Pas dans mon entourage en tout cas. » Même son de cloche du côté de Clara : « Au Mexique, depuis le conflit avec les Etats-Unis et les diverses punitions économiques, le peso s'est dévalué », s'attriste Carla qui, en dehors de ses heures de cours à l'Esac, travaille dans un restaurant japonais pour payer ses études. Mais, pour l'heure, pas question de baisser les bras. Surtout que ces jeunes circassiens les ont musclés, fuselés, ardens, prêts à vous en mettre plein la vue pendant cinq jours, avec *Exit*.

« Exit » du 19 au 23/6 aux Halles de Schaarbeek, Bruxelles. www.halles.be

La piste belge : eldorado ou gruyère ?

Depuis presque deux ans, l'École supérieure des arts du cirque (Esac) de Bruxelles affiche un outil resplendissant à la mesure de sa réputation internationale. Un nouveau bâtiment très spacieux, des salles lumineuses et ultra-équipées, des profs venus du monde entier : on peut dire que les institutions belges ont bien fait les choses. Pourtant, une question nous taraude : quel est l'impact de tous ces efforts pour le Belge moyen ? Est-ce qu'un spectateur lambda a une chance de découvrir ces talents près de chez lui ? Quelles sont les chances pour un jeune Belge d'y commencer une carrière ? Dans tous les cas, les pronostics sont relativement faibles car le cursus semble bloquer en amont et en aval de l'Esac.

Comme on le lira par ailleurs, beaucoup d'étudiants sortis de l'Esac ne restent pas en Belgique pour y travailler, comme le confirme Philippe Vande Weghe, directeur de l'Esac : « On n'a pas les chiffres précis mais je dirais qu'un tiers à peu près des étudiants restent à Bruxelles. » Au secrétariat de l'école, on confirme qu'il est très rare, pour des non-Européens, de réunir tous les critères nécessaires pour rester sur le sol belge après leur scolarité, principalement en raison des conditions de ressources exigées. « Je me souviens de

Bruxelles est une grande ville mais, en même temps, ça reste assez familial. C'est moins compétitif que Paris mais ça reste très réputé au niveau de la danse et des arts en général. Et puis surtout, ici, on peut vivre du métier du cirque, ce qui n'est pas le cas au Mexique

Carla

spécialiste mexicaine du cerceau aérien

cette étudiante canadienne qui devait justifier un salaire d'environ 2.000 euros par mois, ce qui est énorme ! », explique la secrétaire pédagogique, Isabelle Simon. Comme la moitié des étudiants de l'Esac sont non-européens, on comprend le problème. Quant aux Européens, ils sont, pour la plus grosse partie, français et donc susceptibles de repartir dans leur pays, où le cirque est plus développé qu'en Belgique.

Pourquoi dès lors ne pas accueillir plus de Belges à l'Esac ? Et c'est ici que se forme le deuxième nœud de cette histoire : très peu de Belges postulent. A titre d'exemple, seulement sept Belges ont présenté leur candidature cette année sur 179 dossiers. Résultat : les promotions comptent un ou deux Belges maximum. Les raisons de cette faible représentation se trouvent notamment dans le fait qu'il n'existe pas d'école préparatoire en Belgique, contrairement à d'autres pays comme l'Italie ou la France, et que les humanités circassiennes ne sont pas suffisamment développées. Il reste donc quelques étapes à combler pour tirer le maximum de la success story belge qu'est l'Esac. Pour que notre pays fasse fructifier son potentiel circassien.

C.M.A.